

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chacun son genre

Jean O'Neil, *Cap-aux-Oies*, Montréal, Libre Expression, 1991, 250 p.

Roch Carrier, *L'Homme dans le placard*, Montréal, Stanké, 1991, 168 p.

Paul Zumthor, *La Traversée*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 384 p.

Gabrielle Pascal

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1992). Review of [Chacun son genre / Jean O'Neil, *Cap-aux-Oies*, Montréal, Libre Expression, 1991, 250 p. / Roch Carrier, *L'Homme dans le placard*, Montréal, Stanké, 1991, 168 p. / Paul Zumthor, *La Traversée*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 384 p.] *Lettres québécoises*, (65), 18–19.

Jean O'Neil, *Cap-aux-Oies*, Montréal, Libre Expression, 1991, 250 p., 18, 95 \$.
Roch Carrier, *L'Homme dans le placard*, Montréal, Stanké, 1991, 168 p., 15, 95 \$.
Paul Zumthor, *La Traversée*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 384 p., 24, 95 \$.

Chacun son genre

L'écrivain choisit parfois de se faire archéologue en reconstituant la petite histoire d'une région, en réinventant l'Histoire, elle-même ou en devenant détective.

ROMAN
Gabrielle Pascal



La maison de famille des Perron rachetée par Jean-Louis avec ses granges dans les années soixante.

JEAN O'NEIL nous offre une réédition de son texte *Cap-aux-Oies*, si bien accueilli en 1980 et qu'il accompagne d'illustrations faites par le peintre Gilles Archambault. Pour ceux qui n'ont pas la chance de connaître le Cap, elles ajoutent un document visuel précieux qui éternise les vieilles maisons du rang ainsi que des perspectives sur le chemin de terre qui y menait encore récemment et qu'on vient d'asphalter.

Un texte pictural

Avec un plant de pissenlit, Archambault fait revivre toute la flore du Cap. Avec des dormants de chemin de fer et leurs rails, il évoque le train qui reliait Québec à La Malbaie et qu'on a supprimé. Il restait la petite gare si pittoresque à mi-pente mais, devenue une cabane dont les rôdeurs faisaient leur quartier général, elle a dû être abattue. Des canards sauvages et un bihoreau animent le ciel de Cap-aux-Oies. Le tracé élégant et sensible du peintre sait aussi bien rendre méditative la contenance d'un goéland que signaler l'œil méfiant d'une marmotte ou faire vibrer la surface d'un étang. Avec discrétion et pittoresque, il reprend à son compte et avec le même succès le projet de Jean O'Neil.

Un équilibre et un rythme

Pour aimer Cap-aux-Oies, il suffit de s'y arrêter, aujourd'hui comme hier. Vivre au rythme de ses marées et de ses saisons, se sentir ainsi proche de ce qui compte et loin du reste, est une expérience incomparable. Mais comment ne pas effaroucher le héron bleu et ne pas faner les anémones en parlant d'eux ? L'auteur a résolu ce problème en mêlant habilement la petite histoire, celle de la famille Perron en particulier, avec l'histoire des origines – telles qu'évoquées par un botaniste finlandais, Peter Kalm, qui visita le Cap pendant l'été 1749 – sans oublier celle qui s'est écrite sous nos yeux avec le passage, au large, du Général De Gaulle sur *Le Colbert*, en 1967. L'auteur alterne aussi ses narrations avec des descriptions, des portraits et des réflexions, n'hésitant pas à adopter la poésie dans un «Sonnet» (p. 163) composé des seuls noms de plantes sauvages du Cap. Avec une

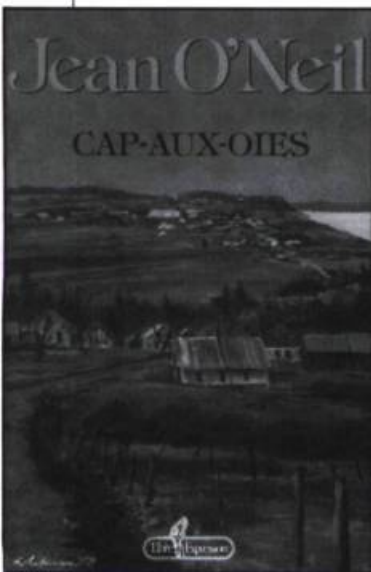
fine oreille littéraire, il convoque le *recitativo* du souvenir, l'*allegretto* de la découverte et le *largo* du bonheur.

Si Jean O'Neil a quitté ce lieu béni depuis deux décennies, Jean-Louis, dont il mentionne le nom, s'y est, lui, enraciné. Après avoir acheté, avec ses granges, la vieille maison qui fut le berceau de toute la famille Perron, il en a fait sa résidence privilégiée, quoique secondaire. Et, au gré des métamorphoses de notre société, son amitié hospitalière l'a transformée en maison de famille d'un nouveau style. Car chacun de nous – les Anciens du temps de l'Estoc – y a amené, qui ses amis, qui ses amants, sa fiancée, son mari ou ses enfants... Si vous allez jusque-là, vous reconnaîtrez sans peine la dernière maison du rang, celle que Gilles Archambault a si bien dessinée (p. 28). Jean O'Neil nous confie que, comme Blaise Cendrars, il est toujours prêt à dire «bis» à la vie et nous, nous pensons qu'il a eu raison, avec l'aide de Gilles Archambault, de dire «bis» à *Cap-aux-Oies*.

Quand le désordre arrive

Avec *L'Homme dans le placard*, Roch Carrier revient au roman. Assouplissant les contours de son intrigue réaliste, il introduit des éléments reliés à l'irréel, adoptant ce ton qui lui est propre et qui contraste avec l'histoire policière qu'il raconte. Celle-ci pivote sur un peu moins qu'un fait, sur la trace qu'a laissée un événement dans les consciences de deux jeunes filles.

Il s'agit de Charlotte et de Johanne, les amies d'un couple montréalais, les Martin, qui leur a prêté une maison de campagne. C'est Johanne, jeune actrice, qui porte toute la responsabilité du seul indice. Elle a vu sortir du placard de chambre et au milieu de la nuit la silhouette vigoureuse d'un homme qui s'est approché d'elle et lui a appliqué la main sur la bouche. Ayant réussi à se dégager, elle a brisé la vitre de sa fenêtre et s'est enfuie dans les bois sans voir son agresseur. À partir de cet événement, le romancier devient détective et nous présente ses personnages. Il y a Pierre Martin, architecte, et sa femme Nicole. Pierre ne cache pas son attirance pour les deux jeunes femmes, en particulier Johanne. Absent de chez lui ce soir-là, il pourrait être l'homme du placard. Mais il y a aussi Constant qui travaille pour les Martin et dont son voisin dit qu'il est un homme à femmes. Certaines épouses du village croient reconnaître leur compagnon dans ce voyeur inconnu et plusieurs villageois promettent, eux, de s'occuper des deux jeunes citadines si on ne les renvoie pas en



ville. Ainsi, avec talent, Carrier donne vie au soupçon qui anime bientôt tous les habitants du village, si tranquille un peu plus tôt. Mais en même temps, il fait peser le doute de plus en plus ouvertement sur les témoignages qu'il présente. On découvre en effet que son but est beaucoup moins de débusquer la vérité que de montrer le progrès du désordre dans les consciences à partir d'une effraction à connotation sexuelle. Il signale ainsi la résurgence d'anciennes haines, les accusations menaçantes dirigées contre le marginal, Constant, qui est originaire d'un autre village... Pour conventionnels que soient ces éléments narratifs, ils ne contribuent pas moins à montrer qu'un désordre accidentel suffit à éveiller, dans un lieu paisible en apparence, les désordres intérieurs de ses habitants.

Fidèle à outrance, mais probablement pour nous en faire rire, à la tradition du genre, l'auteur ajoute à ce tableau de mœurs l'incompétence du surveillant municipal et du chef de police ainsi que la vénalité du journaliste de l'endroit. À la fin, ayant interrogé tous les habitants sauf les deux jeunes femmes agressées, celui-ci découvre qu'il ne sait rien d'utile. Et, au moment où on ne l'attend pas, c'est la mort qui remet tout en ordre, à sa façon.

On ne trouve pas dans ce récit d'approfondissement des caractères. Dans le personnage de Johanne s'incarne la peur, celle que l'auteur attribue aux femmes, et on pourra s'étonner que la conclusion du roman fasse finalement de cette peur l'origine du pseudo-drame et de sa vraie fin tragique. Certains développements, par ailleurs, défont la crédibilité. Mais la structure habile du récit ainsi que ses retournements inventifs séduisent. Il y a aussi cette touche d'irréel, si poétique, dont Carrier a la finesse de ne pas abuser et qui donne un ton personnel à son talent de conteur, transformant tout ce qu'il raconte en divertissement.

Un témoin privilégié

Dans *La Traversée*, son sixième roman, Paul Zumthor laisse le journal de bord de Christophe Colomb nourrir son imagination. Sa science de médiéviste l'aide par ailleurs à reconstituer cette aventure miraculeuse vécue par le navigateur génois pour le compte du roi d'Espagne mais aussi au service de l'avenir du monde. Son récit se présente comme un journal écrit entre le 4 août et le 12 octobre 1492, il y a juste cinq cents ans...

Celui que tous nomment l'Amiral quitte l'Espagne avec trois caravelles, la sienne, surnommée la Santa María et dite aussi la Gallega (Marie-Galante), la Pinta (la Fardée) commandée par Martín Alonso, la Niña (la Petite), sous les ordres de Vicente Yañez. La vie à bord est souvent décrite par l'ordonnance de l'Amiral, un terrien, Pedro García del Morro, surnommé le Mozo par son maître. Pour lui qui est le seul homme de guerre de l'équipage et qui a parcouru l'Europe, tout est nouveau sur le bateau. C'est là qu'il a découvert la nausée en sentant le sol se dérober sous ses pas. Mais par un acte de la volonté et le regard fixé sur l'étendard qui flotte au sommet des mâts, il a choisi de s'intégrer à ces hommes de mer dont il ignore tout. Donné à son Maître, à son Roi, le Mozo incarne la méfiance de l'homme de terrain et la foi du chevalier.

Par les yeux de ses proches collaborateurs, nous faisons connaissance avec l'Amiral. Bernat, le comptable qui lui a donné toute sa fortune et Don Martín qui a recruté, non sans peine, les équipages, ont tous deux perçu derrière le discours exalté du Génois une vision à

laquelle ils ont cru. Mais le Mozo, lui, a accès à la vie intérieure du Maître. À défaut de les partager avec lui, ce dernier révèle à son œil attentif et aimant la puissance de son projet mais aussi les doutes qui l'assaillent et parfois l'amertume de ses souvenirs. L'Amiral reste le seul cependant à savoir que ce qui caractérise sa condition, c'est la solitude, celle des chefs, que renforce celle du créateur qu'il est devenu en façonnant, chaque matin à nouveau, le rêve dont se nourrissent ses compagnons.

Zumthor montre bien comment tous ces hommes de mer sont prisonniers à la fois de leur coquille flottante et de l'infini de la mer. Pour faire de quelques-uns d'entre eux des personnages, il utilise une technique classique, mais efficace, qui consiste à révéler les rêves que leur mémoire agite. Leur passé revit ainsi dans des tableaux vivants où se mêlent l'amour et les désillusions. Sans viser trop l'approfondissement, qui n'est pas son projet, l'auteur retrace des événements, des visages et des lieux liés aux émotions passées mais toujours vivaces de ces prisonniers de la mer.

La Mer, compagne de l'Amiral

À ces descriptions pittoresques s'ajoute le portrait, plus original, de la mer justement, qui par son ubiquité devient langage, parabole. Pour tous, elle «vit, respire» (p. 45) et leur parle d'une voix distraite et profonde. Mais le privilège de l'Amiral, c'est de comprendre tout ce qu'elle dit : «C'est à lui que parle la mer, comme une femme : dans l'espoir d'être vaincue» (p. 45). La connaissance qu'il a d'elle brise en partie sa solitude. Il sait, par exemple, que sa générosité compense ses trahisons et dans son cœur d'homme de mer, «l'amour et la mort se lient. L'amour sans contrepartie assurée; la mort solitaire et vaine» (p. 76). Cela l'amène à dire que la mer lui donne moins de souci que ses équipages et à confier : «La mer m'est adversaire mais non moins amie.» (p. 193)

Zumthor ne néglige pas l'évocation de ceux qui, progressivement découragés par l'effort et l'apparent insuccès, retirent leur confiance à l'Amiral. Entre les officiers et les marins, pas de privilèges sinon celui du sommeil, mais cependant une distance que rien ne peut combler et que creuse encore l'exercice du pouvoir. Après un faux espoir né d'un effet de brume dans le lointain et qui aigrit les hommes d'équipage, déjà affaiblis par la rareté des vivres et révoltés par la fidélité exorbitante exigée par le Maître, la vague amène des épaves flottantes. La mer annonce ainsi la terre à ceux qui n'y croyaient plus.

Ses connaissances savantes ont permis à Paul Zumthor d'écrire une reconstitution passionnante du plus fascinant des voyages, celui qui a inscrit notre continent sur la carte du monde. Il fallait peut-être ce respect et cette modestie que l'on accorde aux vrais chercheurs pour animer, sans le trahir, le précieux manuscrit. Il a aussi mis au service de cette entreprise une langue inventive qui intègre du vocabulaire d'époque au langage technique et dans laquelle s'équilibrent pittoresque et élégance. *La Traversée* offre des propos discrets, mais profonds sur le rêve, l'amour, la connaissance et le doute, qui ne doivent sûrement pas tout à l'audacieux Génois.

Dans les dernières pages du récit, libéré des exigences historiques auxquelles il a si bien contraint son imagination, Zumthor décrit avec beaucoup de vie l'arrivée dans l'île que l'Amiral prend pour les Indes et qu'il baptise San Salvador. Dans ce tableau, l'auteur anime particulièrement bien la rencontre symbolique des deux Mondes, les convoitises belliqueuses de l'Ancien et la naïveté menacée du Nouveau.

